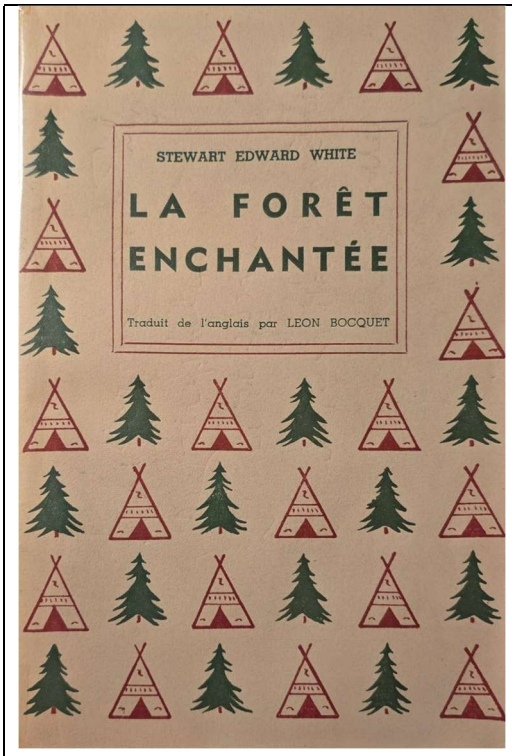
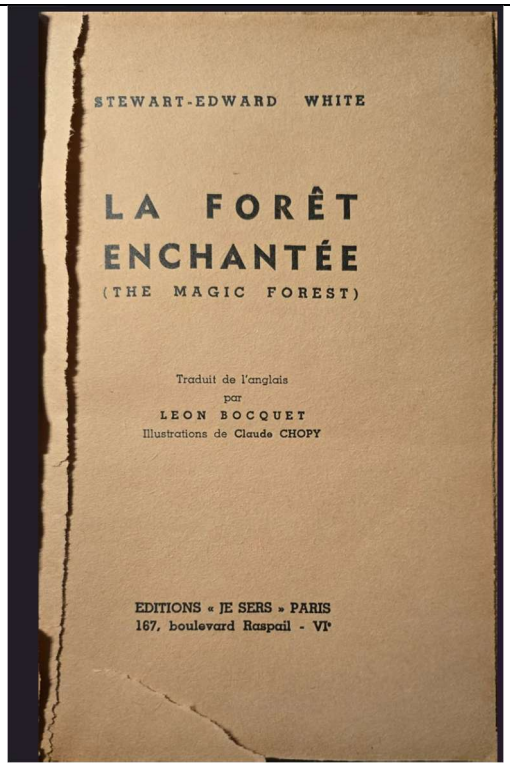
# La forêt enchantée

De Stewart-Edward WHITE, traduit de l'anglais par Léon BOCQUET – Editions « JE SERS »




**CHAPITRE PREMIER**

James Ferris n'avait que cinq ans lorsque, s'esquivant de son lit, il trottina de ses pieds nus à travers la chambre et le vestibule et fut rattrapé de justesse par sa mère épouvantée à l'instant où il se disposait à enjamber la fenêtre pour continuer sa promenade sur le toit en pente de la véranda. James reçut aussitôt une magistrale fessée, bien qu'il protestât de ne rien comprendre à l'incident.

Environ un an après cette aventure, il quitta sa couchette du wagon-lit. Sans l'intervention du contrôleur, il sautait d'un train en marche. A l'âge de sept ans, il terrifia sa famille en descendant, par l'escalier de secours en cas d'incendie, quatre étages d'un hôtel. Cette troisième équipée fut matière à réflexion pour les siens. Ils durent se rendre à l'évidence : Jimmy Ferris était somnambule, c'est-à-dire, qu'il déambulait en dormant.

Jimmy n'en savait rien. On estima qu'il valait mieux le laisser ignorant de cet état de choses. Rares d'ailleurs étaient les récidives de ces vagabondages nocturnes et quand on fut fixé sur son cas, on se garda bien de l'en instruire. D'ailleurs jusqu'à environ

neuf ans, époque où commence ce récit, l'enfant n'avait, somme toute, entrepris que six de ces petites expéditions.

Outre ce penchant malencontreux, Jimmy avait toujours été faible de constitution. Aimant la vie au grand air, rien n'aurait pu être plus profitable à sa santé, mais sa mère ne cessait de se tourmenter à ce sujet. Elle exerçait le plus rigoureux contrôle sur la nourriture et la vêture de son fils : caoutchouc, cache-nez, biscuits et bouillies, si bien que Jimmy était fermement convaincu qu'on ne risquait rien de moins que la mort pour un peu d'humidité aux pieds et des repas irréguliers. Il est normal qu'un enfant modèle son caractère sur celui de sa mère. Or, la mère de Jimmy était une personne d'un naturel inquiet. Qu'on en juge ! Vers ce temps-là, elle s'imagina que Jimmy était guetté par la pneumonie et, dès lors, il ne resta plus à la famille que d'aller passer l'été à Monterey et l'hiver à Santa Barbara. Comme Jimmy avait toujours manifesté un vif désir de voir « les grands bois », il fut bien content.

On se mit en route, au début de mai, par le Canadian Pacific Railroad. Jimmy passa toutes les heures de la journée à la portière du compartiment, émerveillé par la campagne canadienne, ses immenses forêts, ses lacs innombrables.

Au nord du Lac Supérieur, il eut la surprise d'apercevoir encore beaucoup de neige attardée dans les vallées. Même, vers la fin de l'après-midi, d'épais flocons blancs commencèrent de tourbillonner dru dans l'air. Jimmy n'en pouvait croire ses yeux : une chute de neige en plein mois de mai !

L'après-midi entier, il aplatit son petit nez contre la vitre, la pensée obsédée par la forêt mystérieuse. Son regard n'en pénétrait les profondeurs qu'à une dizaine de pieds, mais savait-on tout ce qu'au-delà elle recélait ? Son imagination fiévreuse évoquait les clairières, les rivières, les sources, les bêtes sauvages, Là-bas, plus haut, à travers cette contrée serpentait la longue piste, le Trail, jusqu'aux régions des trappeurs.

A Sadburry, sur la fin de la journée, il avait entrevu un voyageur arrivé précisément de la forêt vierge. L'homme arborait une casquette de fourrure avec la queue de bête ballotant sur la nuque. Il était enveloppé d'une longue limousine serrée à la taille par une ceinture écarlate ; ses pieds étaient chaussés de mocassins emperlés. L'imagination de Jimmy s'en fut courir la pretentaine, suivre pendant des lieues le trail sans fin et, une fois couché, il en rêva. Lui aussi voyageait en dormant aux Terres de silence.

Vers cinq heures du matin, le train fit halte un moment, par suite d'un patinement des roues sur le rail, à la montée d'une côte. Le mécanicien aussitôt jeta du sable. Dix minutes après, l'incident était oublié.

Mais durant cet arrêt, il s'était passé ceci : Jimmy Ferris qui voyageait en rêve sur le trail, avait traversé le couloir du wagon, était descendu de la plate-forme à l'instant où le mécanicien donnait le signal du départ et, maintenant, l'enfant pataugeait

pitoyablement dans la neige tombante, au-delà des collines dénudées, en pantoufles, n'ayant pour tous vêtements qu'un pyjama et une chemise de nuit. Bien persuadé, en son for intérieur, qu'il s'en allait à la découverte du pôle Nord.

Deux heures et demie plus tard, ce qui équivaut à une distance de soixante ou quatre-vingts milles parcourus, Madame Ferris remarqua que la couchette de son fils était vide. D'où, une émotion considérable. Télégrammes, interrogations, suppositions se croisèrent. Des hommes d'équipe explorèrent sur des chariots mécaniques chaque mètre de la voie ferrée, s'attendant à retrouver le cadavre mutilé du pauvre Jimmy. Il n'était assurément plus dans le train ; il paraissait impossible qu'il eût réussi à s'en évader pendant la marche sans s'être grièvement blessé. Personne ne se souvint du rude instant où la locomotive s'était époumonnée à protester contre la côte malaisée à grimper. Aucun indice, nulle explication plausible. Mme Ferris était affolée, M. Ferris avait le cœur ulcéré, tous les autres demeuraient stupéfaits. Jimmy s'était-il tout simplement volatilisé ?

Pendant ce temps, Jimmy continuait d'aller à la découverte du Pôle Nord et la température boréale devenait de plus en plus rigoureuse. Il se disposait précisément à arracher le poteau indicateur pour l'emporter (il fut empêché de réaliser cet exploit fameux tant il avait les mains gourdes) quand soudain il s'éveilla et regarda autour de lui, effaré.

Il savait pertinemment qu'il ne dormait plus ; pourtant, l'espace d'une minute, il douta sérieusement être bien en vie. Aux derniers moments de lucidité, il avait eu conscience du bercement d'une couchette de Pullman ; il avait entendu le rythme régulier des roues du wagon, perçu les minces rais de lumière qui filtraient à travers les rideaux. Et voici que, sans transition, il se retrouvait en pleine campagne, au flanc d'une colline, morne, grise et caillouteuse. Pas le moindre soupçon de couchette, de wagon, voire de rail à l'horizon. Il faut se rappeler que Jimmy ignorait tout à fait avoir des accès de somnambulisme ; il ne parvenait pas à tirer de son cerveau troublé même la plus fantaisiste explication de pareille aventure.

Devant lui s'étendait une contrée boisée et qu'on eût dit brumeuse, imprécise dans l'aube naissante. Autour des branches squelettiques des arbres s'accrochait un léger brouillard fantômal. Aux environs, un infini silence.

Jimmy n'avait point peur : l'aventure entière était trop mystérieuse en soi et, dans l'incapacité où il se trouvait de se l'expliquer d'aucune manière, il n'éprouvait pas le sentiment redoutable qu'il y eût là de sa faute. Mais, il avait très froid. Les minces pantoufles, qu'il avait machinalement chaussées avant de partir à la découverte du Pôle Nord, étaient tout à fait trempées par la neige fondue ; ses jambes nues avaient la chair de poule ; une légère chemise en cotonnade et des culottes courtes ne composent pas précisément un costume de début de mai dans le Nord. Comme on lui avait appris que

pieds mouillés signifie pneumonie et qu'un vêtement insuffisant veut dire fluxion de poitrine, Jimmy aussitôt se crut perdu.

- Il faut que je m'en retourne, se dit-il.

Retourner où ? Jamais auparavant il n'avait vu cet endroit. Le wagon Pullman pouvait être aussi bien de l'autre côté de la planète. Un instant Jimmy s'imagina qu'il était peut-être mort, mais comme il tenait fort à sa petite personne, il protesta soudain contre cette idée. Non, ce n'était pas ça !

Pourtant, comme l'esprit humain doit tout s'expliquer s'il ne veut périr et comme Jimmy n'avait que neuf ans et était plus familiarisé avec Grimm et Andersen qu'avec les sommités médicales ; comme les sortilèges, somme toute, sont beaucoup plus accessibles au cœur de la plupart d'entre nous qu'une métamorphose aussi surprenante que celle-ci, Jimmy en conclut bientôt qu'il vivait un conte de fées et que ce pays devait être la Forêt enchantée.

Dès lors, il lui fallait aller quelque part. Résolument, il se mit en marche, l'esprit tout à fait libéré des craintes qui l'auraient assailli, s'il s'était égaré d'une façon normale et explicable.

Bien entendu, il prit la mauvaise route. Mais eût-il été assez renseigné pour revenir sur ses pas, qu'il lui eût été impossible de le faire. Une légère couche de neige avait recouvert sa trace. La marche était assez malaisée et incommode dans n'importe quelle direction, toutefois la rase campagne offre au piéton plus de facilités que les collines. En conséquence, Jimmy descendit vers le brouillard vaporeux et, après un peu plus d'une heure de trébuchements à l'orée d'un bois, il se trouva sur les berges d'une rivière torrentueuse du Grand Nord.

Sur ces entrefaites, le soleil avait escaladé l'horizon, les nuages s'étaient dissipés et le sang de Jimmy circulait et, dès lors - ah ! que ne le savait-il ! - tout risque de pneumonie ou de refroidissement dangereux se trouvait écarté.

Mais Jimmy l'ignorait. Il savait seule- ment que le contact incessant avec la neige fondante avait positivement bleui ses petons, que ses habits trempés lui faisaient courir un frisson glacial à travers tout le corps, chaque fois qu'un mouvement collait leur moiteur froide à un nouvel endroit de sa chair cruellement griffée et déchirée par les broussailles de la forêt.

Une fois, quelque chose de brusque et d'étrange, semblable à une trainée brune, s'était échappé d'un fourré devant lui, l'effrayant au point de lui faire pousser un cri qui était revenu, du fond du vaste silence, s'étrangler dans sa gorge. Perplexe maintenant, il contemplait, dans son abandon étonné, la rivière impétueuse et demeurait hésitant. Il n'aurait pas été surpris autrement de se voir retransporté soudain dans sa couchette du wagon. Au delà de la minuscule plage pierreuse où il se tenait, la rivière bouillonnait,

cascadait et tourbillonnait au bas d'une pente parsemée de galets ronds, gros et menus. L'eau se ruait, écumeuse, retombait dans un réseau d'herbages flottants, s'agitait en sauvages remous. L'étang devant lui était rempli de crème fouettée. Et Jimmy était un petit garçon bien, bien esseulé, dans un immense et étrange pays.

Tout à coup, à l'extrémité de cette perspective quelque chose apparut qui s'alla précipiter au fond des eaux ameutées. Cela s'arrêta brusquement, vira d'un coup saccadé pour dévaler, avec une rapidité vertigineuse, parmi la nappe unie. Jimmy stupéfait discerna une pirogue, une pirogue en écorce de bouleau, peinte en jaune clair, poupe et proue recourbées, semblable à celles dont il avait vu des reproductions dans le Parkman de son père. Deux hommes la montaient. Comme la pirogue bondissait de plus en plus près, ces hommes furent mieux visibles. Leurs mâles visages cuivrés étaient, eût-on dit, figés par les lignes rigides de l'attention, leurs yeux pareils à des perles de jais ne se détournaient pas des difficultés de la descente ; leurs rudes mains brunes manœuvraient de lourdes pagaies dont les plats étaient peints en vermillon.

Tous deux portaient les cheveux longs autour de la nuque et sur les oreilles et retenus par des bandelettes enserrant le front. Avant même que la vive intelligence du garçonnet se fût rendu compte de ces particularités, la barque avait atteint un endroit où le courant se divisait de chaque côté d'une énorme roche pour se précipiter en cataracte par-dessus les récifs cachés. Les deux hommes simultanément se redressèrent et, d'un effort surhumain, pesèrent sur leurs pagaies. La pirogue secouée bifurqua d'un bond, s'élança pour franchir l'obstacle et se rua dans le courant.

- *Ae-hi* ! *hi, hi-yah*, crièrent émerveillés les inconnus.

L'embarcation sauta en l'air, une fumée d'écume s'éleva. Le canoë maintenant flottait paisible dans le tourbillon de l'étang.

Une autre pirogue parut, une autre encore, puis deux, toutes au fil de l'eau, toutes faisant le saut périlleux. L'air retentissait de clameurs et de rires. Certains des nouveaux venus se mirent aussitôt à atterrir ; d'autres regardaient avidement en amont, afin de voir ceux qui les suivaient franchir les rapides. Immédiatement, sembla-t-il, l'endroit tout à l'heure désert, s'anima.

Et le bambin, qui frissonnait dans l'ombre du bois, frissonna davantage encore, moitié de crainte, moitié de plaisir. Car il savait que ces hommes étaient des Peaux-Rouges, les sauvages Peaux-Rouges des bois d'il y a cent ans, ceux dont les wigwams ont fait place au New-York qu'il connaissait, ceux dont son père avait lu l'histoire dans Cooper. Ils étaient revenus du mystérieux autrefois romanesque pour traverser la forêt enchantée.

Jimmy était terrifié et, malgré tout, heureux. C'étaient des Peaux-Rouges et pourtant ils n'avaient point l'air méchant. Il ne savait plus s'il devait fuir ou se montrer pour réclamer assistance.

L'ennui d'avoir à prendre une décision lui fut toutefois épargnée. Les yeux perçants des sauvages ne mirent pas un long temps à le découvrir. Aussitôt il fut entouré par un groupe curieux, impatient de connaître comment il se trouvait là.

Les étranges et superbes hommes aux mocassins, se parlèrent avec de jolies intonations chantantes, puis un vieillard s'agenouilla devant Jimmy.

- Toi être perdu ? interrogea-t-il à grand peine.

Jimmy ne fit qu'ouvrir de grands yeux. C'est que, voyez-vous, il n'en savait réellement rien lui-même.

- Où toi habiter ?

- New-York, répondit Jimmy.

- New-York ! se répétèrent-ils, surpris, les uns aux autres.

Ils s'imaginaient connaître cette localité, car, là-haut, sur les rivages de la Baie d'Hudson, il y a un poste de troc de fourrures nommé Factoreries d'York ... Mais comment cet enfant avait-il pu arriver ici ?

- Toi aller là, maintenant ? demanda le vieil Indien au bout d'un moment. Il dit quelques mots vivement à ses compagnons.

- Toi vouloir aller à York ? fit-il.

- Oui ! Oui ! s'écria Jimmy.

- Bon ! dit l'Indien.

- Est-ce loin ? interrogea Jimmy.

- Très loin.

Pendant ce dialogue, un maigre feu avait été construit au-dessus duquel bouillait déjà une marmite en fer blanc. Au bout d'un moment, le Peau-Rouge tendit à Jimmy un gobelet d'étain.

- Bois-la ! dit-il.

C'était du thé, noir comme charbon, tout bouillant, sans sucre, ni crème. Jimmy n'avait jamais eu la permission de boire de thé chez lui, mais il avala d'un trait ce liquide, se brûlant presque la gorge à chaque lampée. Aussitôt, il se sentit tout ragaillardi.

Tandis qu'il était ainsi occupé, d'autres Peaux-Rouges débouchèrent des bois. Ils portaient de lourdes charges au moyen de courroies qui leur barraient le front. D'autres pirogues, manœuvrées avec non moins d'adresse par des femmes, franchirent les rapides. Des enfants, des adolescents, des jeunes filles, des chiens se joignirent au rassemblement.

Le doux zézaiement d'une conversation animée s'éleva. Le vieux Makwa, l'Indien qui avait questionné Jimmy, leur raconta ce qu'il avait appris. On supposa que l'enfant avait eu la nostalgie de sa maison et s'était mis en route à pied pour la factorerie d'York, ignorant la longueur du voyage. Ou peut-être qu'il avait été abandonné par une caravane déjà loin sur la route qui menait au poste. La tribu venait précisément d'échanger ses pelleteries à Chapleau. Elle ne pouvait s'en retourner vers le sud.

Makwa coupa court à la discussion. Il y avait mieux à faire qu'à bavarder. Sans façon, il emmitoufla le petit Jimmy aux minces vêtements dans un surtout et le déposa doucement dans son canoë. Le bambin serait bien avec eux. Plus tard peut-être quand on retournerait à Chapleau, vers l'automne ...

Il poussa d'un bras vigoureux la pirogue dans le courant. Elle bondit. Ah-Kik, le timonier la dirigea en aval ; les pagaies plongèrent.

Et voilà comment, bien qu'il ne s'en doutât pas le moins du monde, le petit Jimmy partit pour la longue piste.

## CHAPITRE II

La robe en peau de lapin qui l'enveloppait était légère, chaude et douce. Jimmy s'y pelotonna et, mi-rêvant, regarda fuir les bords de la rivière. Le thé qu'il avait bu lui donnait envie de dormir. La forêt enchantée lui apparaissait à travers un brouillard, avec ses grands arbres et ses futaies groupées solennellement auprès d'eux comme une armée sous ses étendards. Devant lui, le souple timonier plongeait et replongeait inlassable sa pagaie dans l'eau dont le froufrou murmurant berçait l'enfant. Et, à ce moment, dans cet état bizarre, petit Jimmy n'eut point manqué de s'endormir si une diversion ne l'avait tiré de son assoupissement.

Le canoë de tête tout à coup s'arrêta net, vira sans bruit et vint s'immobiliser contre la berge. Les autres pirogues l'y rejoignirent. Pas un mot ne fut prononcé et d'un geste expressif, on intima à Jimmy de rester coi ... Un instant après, Ah-Kik, le timonier, tira d'un long étui graisseux un fusil aux incrustations de cuivre. La pirogue louvoya doucement au tournant de la rivière.

Pas le frisson d'une goutte d'eau ne rompait l'absolu silence. Makwa, quoique Jimmy ne put l'apercevoir, pagayait sans soulever les rames et, eût-on cru, d'un mouvement imperceptible des poignets. Pour l'imagination du bambin, l'embarcation parut soudain être, semblable à une girouette qu'il avait contemplée de ses fenêtres, virant à droite, virant à gauche, nageant à travers l'éther pommelé de nuages, comme si elle se mouvait d'elle-même.

Il se passait quelque chose d'extraordinaire. Quoi ? Jimmy l'ignorait. Mais les yeux écarquillés et brillants, il se tint tellement tranquille qu'à peine osait-il respirer.

Il devint alors évident que la pirogue, d'un mouvement régulier et constant, s'approchait d'un point de la rive où un étroit banc de sable et un tertre gazonné séparaient la forêt de la rivière. Un vaste érable se dressait justement à la lisière des bois. Sous son couvert, à l'arrière-plan obscur de la forêt, s'étendait une ombre épaisse. La pirogue s'approcha de plus en plus près. Et, soudain, comme surgi au contact d'une baguette magique, Jimmy s'aperçut que l'ombre épaisse de l'érable abritait un hôte vivant.

Même alors l'enfant ne se rendit pas compte qu'il avait sous les yeux un daim. C'était bien la silhouette gracieuse de cet animal, mais sa couleur ressemblait si bien à celle de l'ombre de l'érable qu'il avait l'air d'être le fantôme immatériel d'un daim au travers duquel on aurait pu voir aussi bien qu'au travers d'une vitre embuée.

Le petit Jimmy était on ne peut plus ému. Son cœur battait à larges chocs, sa respiration était oppressée et, en dépit de ses efforts, il tremblait des pieds à la tête, comme s'il avait eu très froid. A tout instant, il s'attendait à voir le daim détaler. Mais la

pirogue continuait son avance silencieuse, glissant aussi paresseusement qu'une feuille poussée par le vent. Puis, soudain, tandis que la proue arrivait à quelques pieds du bord, Jimmy eut l'impression d'une violente secousse. Makwa avait plongé à fond sa pagaie de manière à s'immobiliser.

Ah-Kik, toujours avec précaution et d'apparence sans hâte, leva son fusil aux incrustations de cuivre.

Une brusque détonation partit de l'avant, un nuage blanc de fumée enveloppa la proue, la pirogue eut un mouvement de recul, ni plus ni moins qu'un cheval ombrageux. Makwa laissa retomber sa rame avec fracas sur le plat-bord et se dégourdit les bras. Ah-Kik se retourna pour dire quelques mots du ton le plus calme. De toutes parts, à la courbe de la rivière, une flottille de pirogues se détacha. Ces bruits familiers, après les minutes de silence contenu et de patients efforts, semblaient presque anormaux.

Jimmy sauta sur la rive en même temps que ses compagnons, tout prêt à s'extasier devant un daim inanimé. Quel désappointement de ne découvrir que quatre empreintes et bien dessinées à l'endroit d'où la bête avait pris son élan. A n'en point douter, le coup de fusil avait raté.

Mais Jimmy avait encore beaucoup à apprendre avant de parfaire sa connaissance des bois. Il ignorait qu'Ah-Kik pouvait dire, d'après la façon dont un daim portait son panache, si l'animal avait été blessé ou non et à quelle partie du cou. Aussi ce lui fut grande surprise quand deux jeunes gens revinrent, quelques minutes plus tard, chargés du gibier.

Dans le va-et-vient de l'installation du campement, on ne prêta point, pendant quelque temps, attention à Jimmy. Des hommes coupaient du bois mort. De vieilles femmes en hâte bâtissaient de menus feux de bouleaux, d'amadou, d'écorce et de branchages. Même les mioches s'affairaient à ramasser et à transporter le bois coupé par les hommes. Le daim fut prestement dépiauté et détaillé. Des marmites bouillonnèrent et fumèrent au-dessus des flambées. Des chiens jappèrent de joie, lorsqu'on leur lança des abats.

Alors quand les premiers préparatifs furent achevés, Jimmy devint le centre des curiosités. Les plus jeunes enfants béaient devant lui de tous leurs yeux, les plus âgés le taquinaient, mais comme il ne comprenait rien à tout ce qu'on lui disait, cela ne l'ennuyait pas le moins du monde. Un superbe garçonnet, un peu plus grand que lui-même, lui sourit et comme Jimmy lui rendait son sourire, il eut vite fait d'éloigner tous les importuns. Puis, il s'accroupit sur ses talons à côté de Jimmy.

- *Minne-Qua-gun*, dit-il, en ramassant un gobelet d'étain.

Et Jimmy apprit de la sorte son premier mot de langue indienne.

C'était là une nouvelle et agréable occupation. Parler la véritable langue indienne était un mérite que Jimmy eût révéré chez un autre. Et voici qu'il avait l'occasion de l'apprendre lui-même. Il se rappelait *tschimon*, la pirogue et *ah-boo-é*, la pagaie et *ah-gan-quite,* la coque. Alors, il entreprit de trouver quelque chose qui lui serait utile. Il serra les bras contre sa poitrine et fit mine de trembler très fort, en interrogeant du regard son camarade.

- *Kss'ina,* dit aussitôt ce dernier. Jimmy sur le champ courut vers le vieux Makwa qui fumait sa pipe assis sur le tronc d'arbre renversé.

- *Kss'ina*, fit-il, désignant du doigt sa mince chemise de nuit et ses jambes nues. *Kss'ina, kss'ina*.

Makwa se mit à rire, son noble et vieux visage plissé de mille rides profondes. Il s'empressa d'appeler. Une vieille femme s'approcha. Makwa lui dit quelques mots et, là-dessus, elle s'absenta pendant quelques instants et revint, portant un paquet enveloppé de toiles qu'elle déposa aux pieds de Makwa.

Le paquet ouvert contenait un tas de choses. Makwa en tira une chemisette en peau de daim, une paire de leggings bleus en forme de tuyaux, deux carrés d'une espèce de couverture nommée « duffel » et une paire de mocassins en peau de daim. Avec les carrés d'étoffe, il enveloppa les pieds de Jimmy, en guise de chaussettes ; quant aux leggings, il les maintint au moyen d'une paire de jarretières lourdement emperlées ; la chemisette en peau de daim, il la lui passa adroitement et la lui attacha avec une ceinture de laine. Ainsi accoutré, le petit Jimmy était trop content pour tenir en place.

Le repas cependant était cuit à point et Jimmy s'aperçut qu'il avait grand'faim. Il s'assit parmi un groupe de femmes et d'enfants et accepta avec gratitude sa part de gibier, de poisson et de thé. Une fillette s'accroupit près de lui, joli petit bibelot sombre aux larges yeux doux. Elle le dévisagea gravement pendant tout le dîner.

A la fin, il lui fit un signe de la tête et lui sourit. Sur quoi, elle lui découvrit toutes ses dents de la plus délicieuse façon du monde. Jimmy restauré commença à se sentir heureux. Le soleil était chaud ; les gens qui l'entouraient le considéraient d'une manière amicale, ce repas en plein air sous les arbres verts impressionna plus qu'on ne saurait dire sa jeune imagination.

Cet après-midi-là, on remit à Jimmy une courte pagaie et on l'installa à l'ouvrage. Mais pagayer n'est pas un simple jeu. Quand, inaccoutumés à cet exercice, les menus poignets et les épaules de l'enfant furent bien courbatus, le vieux Makwa d'un ton rude l'empêcha de se reposer. Jimmy fut contraint de continuer, alors que ses bras par instant semblaient rompus et que ses efforts ne pouvaient assurément contribuer beaucoup à la vélocité de la pirogue. D'ailleurs, à deux reprises, la caravane aborda la rive, amena les barques hors de l'eau, les délesta de leur cargaison et s'engagea sous-

bois, coltinant les ballots. Cette fois encore Jimmy assuma sa part de fardeau. Ses mocassins lui protégeaient fort mal les pieds qui furent vite meurtris et mouillés. Cependant la vie et le mystère qui l'environnaient occupaient si bien l'esprit de l'enfant qu'il n'attachait que peu d'importance à ces détails.

Les arbres, cela va de soi, étaient encore dépouillés de verdure, mais le printemps s'éveillait. Des bruits divers se faisaient entendre sous bois. Jimmy en ignorait la signification, mais, petit à petit, il l'apprit de Taw-Kwo, le jeune garçon.

- Boump ! boump ! boump! boump ! br-br-br-rr, grondait une voix caverneuse sous les feuilles.

- *Penay*, dit Taw-Kwo.

Quelques jours plus tard, une perdrix se brancha sur un arbre.

- *Penay*, dit encore Taw-Kwo.

Et ainsi Jimmy sut que Penay était un gros oiseau avec une queue en éventail que l'on était fort désireux d'attraper, parce qu'il fournissait une chair appréciée. Mais Jimmy ignorait l'oiseau et son nom.

Il acquit de la sorte sur les bois des connaissances nombreuses qui auraient été parfaitement inutiles en ville, pour la bonne raison qu'il n'aurait pu en parler avec personne. Il apprit de même à reconnaître et à nommer le faucon, le lapin, l'écureuil, le rat musqué, le geai et bien d'autres animaux. Sans doute lui arrivait-il de ne pas toujours se souvenir, mais Taw-Kwo ne se lassait pas de répéter et Jimmy était précisément à l'âge où la mémoire emmagasine et retient vite.

En revenant sous bois pour un second chargement au second transbordement, Jimmy aperçut le premier porc-épic qu'il eût jamais vu. La bête était dédaigneuse et solennelle et fort peu encline à se presser, à la mode de tous les porcs-épics du monde, mais pour Jimmy un animal sauvage de cette taille qui se laissait approcher, voilà qui était rudement nouveau. Bien entendu, il eut envie de le tuer. C'est invariablement la première impulsion. Toutefois, May-may-gwam, la fillette aux yeux doux, l'en empêcha. Jimmy reçut ainsi une leçon de tolérance, car les Indiens des bois ne tuent jamais une bête sans nécessité pressante.

Le reste de l'après-midi les pirogues descendirent la rivière. Les berges défilaient en silence. Jimmy, à plusieurs reprises oublia ses épaules qui lui faisaient mal, ému qu'il était par une aile vite évanouie, par la disparition inexpliquée d'une tache brune, ce qui témoignait qu'il s'agissait d'un hôte de la forêt.

Une loutre, une fois, se hissa, l'espace d'une minute, sur un soliveau à la dérive ; elle s'arrêta, les pattes d'avant posées sur ses babines, pour regarder, d'un air mauvais,

les pirogues glisser non loin d'elle. Fréquemment on apercevait des rats musqués qui nageaient en ridant l'eau d'arcs de cercles.

Une autre fois, un souple et gracieux animal de belle taille, se laissa débouler, tête première, d'un banc de roches. Les Peaux-Rouges estimèrent la bête d'assez d'importance pour en discuter, rassemblant leurs pirogues en une paresseuse grappe flottante. Il s'agissait de *Nigig*, la loutre mâle, et le prix de sa fourrure, en hiver, lui valait la considération que l'on porte à un personnage de qualité.

Souvent des écureuils traversaient la rivière à la nage, leur queue touffue se mouvant à la manière d'un gouvernail. Makwa remarquant l'intérêt du bambin tendit avec bonhomie sa pagaie à l'un de ces petits animaux. Là-dessus, à l'immense joie de Jimmy, il grimpa le long de la rame jusqu'au rebord du canoë, à proximité de la main. Là, il se tint immobile un moment, puis, de nouveau, plongea dans l'eau.

Vers le milieu de l'après-midi, on laissa les femmes prendre les devants pour installer le campement, en sorte qu'au coucher du soleil, les hommes n'eurent qu'à atterrir pour nuiter. Plusieurs petits abris en écorce de bouleau étaient déjà dressés, de menus feux clignotaient bravement ; les chiens accroupis à la lisière du taillis attendaient leur part du festin. Jimmy s'imaginait n'avoir jamais vu des chiens aussi drôles. Leur museau et leurs oreilles étaient pointus, leur poil long et épais, leur queue aussi touffue que le panache d'un renard. Il essaya de lier amitié avec eux, mais ils groulèrent si farouchement vers lui qu'il se recula alarmé. Par la suite, il y réussit, les connaissant mieux. Pour le moment, ils restaient méfiants. Ils étaient loups plus qu'à demi, avec les féroces instincts des loups.

Mais voici que Taw-Kwo, lui touchant l'épaule en souriant, l'engagea à l'accompagner. Il obéit. Les deux boys s'en allèrent à travers la broussaille jusqu'à l'embouchure d'un cours d'eau qui se jetait dans la rivière. Là Taw-Kwo déroula un filet aux fins maillons dont il s'était muni, attacha une des extrémités à un piquet qu'il ficha droit au fond du lit du ruisselet, traversa l'eau, afin de barrer avec l'épervier la largeur du courant. Taw-Kwo n'avait pas l'air du tout de se soucier s'il pataugeait dans l'eau avec ses mocassins et ses housseaux.

- *Kee-gawn*, dit-il, esquissant de la main le mouvement d'un poisson qui nage.

Il porta ensuite un doigt à ses lèvres pour imposer le silence. En tapinois, aplati sur le ventre, il s'avança rampant jusqu'au bord de la rive. Jimmy suivit son exemple et regarda sous lui. A ses yeux, parmi la vase épaisse de l'eau, étaient tracés quatre ou cinq sillons qui aboutissaient à une galerie de trous réguliers. Et juste comme Jimmy était tout attentif un animal aux yeux subtils, grave, moustachu, parut s'engouffrer au fond d'une cachette.

- *She-schesk,* mumura Taw-Kwo.

Il fit signe à Jimmy de ne pas bouger et revint bientôt portant deux trappes d'acier.

Il les disposa à l'orifice des sillons, les recouvrant adroitement de boue, pour éviter jusqu'au contact de ses mains autour des pièges.

Au campement, pendant ce temps, on préparait le souper. Jamais Jimmy n'avait eu aussi faim. Il mangea et mangea si bien qu'il aurait été incapable d'avaler une bouchée de plus. Il éprouvait presque de la paresse à se diriger vers le vaste feu ou à suspendre devant la flambée ses mocassins et son surtout comme faisaient les autres. Les flammes pétillaient, ébauchant des ombres sur la forêt enchantée. Et, là-bas, dans les profondeurs obscures, un oiseau nocturne commençait à gémir son chant de *Whip-poor-will* ...

Assis sur leur arrière-train, les chiens fermaient et ouvraient les yeux. Des hommes fumaient, riaient et bavardaient. Les femmes jabotaient à voix basse. La petite May-may-gwan s'installa auprès de Jimmy et lui prit les mains. Longtemps après, Taw-Kwo conduisit son nouveau camarade dans un abri jonché de six pouces au moins de ramures de baumier. Le jeune Indien enleva son blouson de peau de lapin. Le baumier exhalait son parfum. Jimmy sentait ses paupières de plus en plus lourdes.

Cependant il n'allait pas encore s'endormir. Un épouvantable vacarme le mit soudain debout. Les chiens aboyaient, des silhouettes agitées passaient en courant devant le feu. D'instinct, Jimmy chaussa ses mocassins et sortit.

Là-bas, à travers l'inextricable forêt, la chasse continuait en désordre, les chiens menant le branle. Quelques Peaux-Rouges avaient saisi des torches. Se bousculant, criant, bondissant, essoufflés, les gens s'écoulaient parmi l'obscurité muette. Puis, ils s'attroupèrent auprès d'un grand arbre autour duquel les chiens s'élançaient avec fureur. Jimmy crut distinguer une bête sombre aux yeux féroces blottie dans les branches. Ce qui suivit demeura pour lui très confus. L'enfant était encore à moitié endormi. Quelque chose délogea l'animal ; il dégringola au milieu des chiens. Aussitôt commença une grande bataille dans laquelle, à ce qu'il semblait, les Peaux-Rouges tentèrent de porter un coup décisif. Et ce fut fini. Deux des chiens gisaient inanimés. D'autres perdaient du sang à flots. Un Indien liait un bandage autour de son mollet. A travers la forêt millénaire, s'en revint le cortège et sa proie. Auprès du feu, Jimmy vit que la bête capturée était énorme, avait le nez obtus et de longues griffes.

- *Sving-Wadge*, répondit Makwa à la muette interrogation de l'enfant.

Plusieurs années plus tard, Jimmy vit une autre de ces bêtes empaillées à l'exposition organisée par le Sportsman. Et il apprit par là qu'il avait assisté jadis à la capture d'un carcajou, qui est, par sa taille, un des plus farouches animaux de la faune d'Amérique.

Ainsi se termina une journée que Jimmy ne devait jamais cesser par la suite d'estimer une des plus surprenantes de sa vie.

## CHAPITRE III

Mais si ce fut là le jour des étonnements, le lendemain fut assurément le jour des déceptions.

Cela ne commença pas trop mal. Jimmy s'éveilla de fort bon matin, alors que le froid de l'aube flottait encore dans l'air et, pendant quelques minutes, l'enfant se trouva très malheureux. Du thé bouillant et la nourriture joints à un bon feu, le remirent bientôt d'aplomb.

Taw-Kwo et lui visitèrent les pièges d'acier et en dégagèrent trois superbes rats musqués. Puis ils détachèrent une des extrémités du filet qu'ils amenèrent. C'était fort amusant. D'abord, il y eut sous l'eau comme un vague éclair qui prit forme et se précisa. Une minute d'anxiété s'ensuivit. Était-ce un gros poisson ? De quelle espèce ? Et voici qu'avec un floc mou, il fut lancé sur la berge, se débattant sur le sol aux cris enthousiastes des deux gamins. Taw-Kwo avait même sorti un arc et des flèches épointées, quand un ordre bref les rappela pour continuer le voyage.

Sur les dix heures, quelques gouttes de pluie tombèrent. Jimmy s'imagina que la caravane allait tout naturellement chercher un abri. Pas du tout. La pluie devint plus forte, trouant la surface de la rivière. L'eau ruisselait des cheveux de Jimmy le trempant, en un clin d'œil, jusqu'aux os. Il frissonna et regarda, mélancolique, le paysage bientôt noyé. Les Indiens ne paraissaient pas plus se soucier de l'averse que les chiens eux-mêmes. Mais Jimmy se sentit tout à coup très seul. La magie de la forêt enchantée s'était évanouie et il se prit à songer à sa maison tiède, puis à son père, puis à sa mère et à se demander s'il les reverrait jamais. Et bientôt il se mit à pleurer doucement en secret, les larmes se mêlant aux gouttes de pluie qui coulaient le long de ses joues. Mais il pleurait en silence, car Taw-Kwo était dans une pirogue voisine et May-may-gwan pagayait gravement à bord d'un autre canoë derrière lui. Sur les joues de la fillette descendaient aussi les larmes de la pluie.

Tout ce jour-là, Jimmy eut le cœur de plus en plus serré. L'enfant pagayait désespérément, afin de se réchauffer et, vers le soir, il se sentit brisé. Ce fut une bien triste journée.

Pendant la veillée, il demeura avec les Indiens auprès du feu et ses vêtements fumaient. A sa grande surprise, la nuit ne fut pas mauvaise. Les toitures des abris avaient été inclinées de telle façon que la chaleur était réverbérée sur le sol qui séchait rapidement. C'était un peu humide, mais nullement inconfortable.

Le lendemain matin, le soleil d'une véritable tiédeur printanière, brillait gaiement. Aussi Jimmy supporta-t-il sans peine l'épreuve de l'eau. Pluie et froidure lui étaient

toujours désagréables, mais il ne tarda pas à se convaincre qu'un ennui passé est vite oublié.

Deux fois seulement, ce jour-là, un fait saillant rompit la descente monotone de la rivière : les longues nappes d'eau calme à quoi succédaient de vifs et courts rapides où Jimmy n'avait qu'à rester tranquille, puis les portages sous bois où il devait prendre part à la besogne commune. Il ne cessait d'être intéressé. Le plus banal incident constituait une aventure.

Mais, peu après midi, comme on atteignait un rapide particulièrement accidenté et impétueux, malgré tous les efforts de Makwa et d'Ah-Kik, la pirogue râcla un récif pointu ; aussitôt l'eau de pénétrer par la déchirure. Par chance, l'accident se produisit au bas de la chute du rapide. Les Indiens pagayèrent désespérément pour traverser l'étang, et s'échouèrent à temps voulu. La cargaison fut débarquée en hâte et la pirogue hissée à terre.

Jimmy examinait avec tristesse la brèche au fond de la pirogue. Quelle déveine ! Il s'imagina que le voyage de la journée allait être abandonné. Mais Makwa disparut sous bois, tandis que Ah-Kik installait un petit feu. Les autres Peaux-Rouges continuèrent à descendre le courant. Peu après, Makwa était de retour portant du brai de sapin sur un fragment d'écorce. Il le mit à chauffer au-dessus du feu avec un peu de saindoux. Puis, au moyen d'un bâton, il étendit autour de l'ouverture la gomme ramollie, posa délicatement par-dessus un morceau de toile à sac, étendit de nouveau de la gomme, afin de recouvrir l'ensemble et boucha complètement le trou au moyen d'un brandon tiré du feu. Au bout de dix minutes il n'y paraissait plus.

Environ une heure plus tard, Makwa murmura : *Moos-wa* ! *Moos-wa* !

Jimmy maintenant savait que, quand Makwa parlait à voix basse, on pouvait s'attendre à quelque chose de curieux. Aussi était-il très intrigué. Là-bas, à moins d'une centaine de mètres, dans l'eau jusqu'aux paturons, il y avait une femelle d'élan et son faon. Ces bêtes immenses, si ridicules en captivité, mais si nobles dans leur atmosphère, regardaient, perplexes, s'avancer les pirogues. Le vent ne soufflait pas dans leur direction et un moose ne s'effraie guère de ce qu'il voit, lorsqu'il ne renifle rien. En un clin d'œil, les animaux traversèrent l'eau jusqu'à la rive et disparurent d'un ample trot cadencé, pas assez vite pourtant pour que Jimmy ne put apercevoir leur nez romain, leurs yeux larges et leur carrure massive. Comme les mooses lui avaient paru aussi fabuleux que les gnomes, ce nouvel aspect de la forêt enchantée le combla d'allégresse. Et en lui pénétra plus avant la leçon de modération qu'enseignent les bois, car ses compagnons n'avaient point tenté de tuer les magnifiques créatures. Pour l'instant, ils avaient assez de victuailles.

Dans la soirée, après souper, Jimmy se conquit des amis. Il n'avait plus autant sommeil que le premier soir et il n'était plus aussi mal à l'aise que le deuxième ; aussi

flâna-t-il çà et là, essayant son nouveau vocabulaire indien. Les berceaux pour les bébés de la tribu l'intriguèrent tout particulièrement. Partout, il recueillit des sourires de ces gens bienveillants. Quelques-uns lui firent cadeaux d'ornements. Le père de Taw-Kwo lui donna un couteau engaîné attaché à un ceinturon.

Jimmy lia connaissance avec d'autres enfants et il prit part à leurs amusements, s'asseyant gravement, les jambes croisées, dans un groupe, jouant aux osselets, son tour venu. Rien qu'en trois jours, il avait acquis un précieux vocabulaire et il comprenait d'une manière vague, bien plus encore qu'il ne se souvenait des mots.

Le lendemain matin, un garçon de seize ans l'emmena chasser dans les bois. Jimmy était maladroit, mais il faisait de son mieux et, après s'être maintes fois posté à l'affût sans résultat, les deux compagnons réussirent à apercevoir une perdrix tambourinaire. L'oiseau descendait et remontait en se pavanant le long d'un tronc lisse et, bouffi de suffisance comme un dindon, battant des ailes, vite, vite provoquait ainsi ce bruit de tambour sourd et caverneux que Jimmy entendait depuis trois jours. Le jeune Indien ajusta la pointe de la flèche à son arc. Raap ! Elle frappa un arbre juste au-dessus de la tête de la perdrix. L'oiseau s'envola.

Mais aujourd'hui pour la première fois, Jimmy éprouvait le plaisir de la chasse. C'était une occupation tout indiquée. Il emprunta l'arc et les flèches et, à chaque arrêt, il s'essayait à viser les arbres de ses coups. A force de s'obstiner, il finit par acquérir une certaine adresse, quoique, bien entendu, il ne pouvait battre ses camarades Indiens.

Alors, il entreprit d'attendre à l'affût une perdrix. Il en fit lever par douzaines qui s'effrayèrent à son approche inexpérimentée. Quatre fois son trait manqua le but. Mais voilà que le volatile inquiété par le bruit de l'arc redressa la tête juste dans la trajectoire de la flèche. Jimmy jeta son arc et se précipita sur le gibier en poussant des cris de joie.

Asadi, camarade plus âgé, lui montra comment placer un collet de crin de cheval sur la piste d'un lapin, en courbant un arbuste flexible de telle façon que le moindre choc en le redressant projetât le lapin en l'air.

Au bas de quelques-unes des chutes d'eau, il y avait pêche miraculeuse à faire au hameçon et à la ligne. Un morceau de viande, une plume aux couleurs criardes, voire un bouton de métal accroché de manière à miroiter, constituaient un appât suffisant. On n'avait point à attendre ; dès l'instant que l'hameçon touchait l'eau, une douzaine de poissons en tournoyant s'acharnaient après lui. Pendant les longues après-midis, on pouvait voir les gros poissons sauter et s'élancer hors de l'eau pour y retomber dans un grand clapotis. Une fois Jimmy enferra l'un d'eux et si Asadi ne s'était trouvé à proximité pour l'aider, il aurait piqué une tête par-dessus bord. Et lorsqu'enfin ils furent parvenus à faire glisser le monstre jusqu'à une roche plate, qu'il était superbe avec ses yeux chatoyants et les mouchetures de son corps !

Les innombrables empreintes de pas que l'on remarquait dans le sable mouillé du rivage n'étaient pas les moins intéressantes des énigmes des bois. Asadi et Twa-Kwo, voire le petit Oginik, qui était beaucoup plus jeune qu'eux, auraient pu les désigner d'un nom, mais seule une longue pratique aurait pu apprendre à Jimmy de quels animaux elles provenaient.

- *Makwa*, faisaient-ils, en désignant les traces larges et profondes.

- *Me-en-gan* ! disaient-ils en en montrant d'autres plus étroites, plus rondes et moins plates.

- *Bissiw*, répondirent-ils quand il s'informa de traces semblables à celles du sabot d'un cheval. Mais cela ne lui disait rien.

Cependant, un jour, comme les pirogues longeaient les bords d'un lac étroit et long, Ah-Kik appela l'attention de Jimmy sur quelque chose de blanc assez loin de la rive.

Le point blanc s'avançait lentement dans leur direction. Un peu plus tard, il précisa la silhouette d'un animal. Tous s'immobilisèrent. La bête n'était point pressée. Elle trottinait ou marchait à pas comptés, ou s'arrêtait pour examiner quelque objet sur la berge. Dans les pirogues, les chiens hérissaient leur échine. Bientôt Jimmy put discerner que l'animal n'était point blanc mais grisâtre et qu'il ressemblait beaucoup aux chiens des Peaux-Rouges, sauf qu'il était plus haut et que, de ses robustes épaules à son arrière-train moins vigoureux, l'échine fléchissait. Quand il fut en face de la rangée des pirogues immobiles, les Indiens poussèrent une grande clameur. Etonné, l'animal détala le long de la rive, rapide comme le vent. Il s'éloigna courant toujours jusqu'à ce que, redevenu un point blanc, il disparut. Les Peaux-Rouges se tordaient de rire.

- *Me-en-gan*, expliqua Ah-Kik.

Mais Jimmy connaissait le nom ordinaire de cette bête-là, car il avait souvent regardé les loups dans leurs cages de Broux-Park.

La signification de Makwa, il l'apprit encore d'une manière moins banale. Taw-Kwo et lui parvinrent un matin dans une étroite clairière de la forêt où l'herbe leur montait presque jusqu'aux genoux. Tout à coup, à moins de dix pieds d'eux surgit un gros ours noir qui, dressé sur ses pattes d'arrière, leur souffla : *Wouff* ! Or, si un quidam, en quelque endroit du monde civilisé, vous soufflait brusquement au nez ce *Wouff*, vous auriez peur ; mais, quand il s'agit d'une bête énorme, dans un lieu sauvage, on bat tous les records du sursaut.

Voilà du moins ce que fit Jimmy et déjà il s'ensauvait. Mais Taw-Kwo, sautillant de çà de là, agita les bras avec frénésie et mena tapage jusqu'à ce que l'ours, animal pacifique, retombât sur ses quatre pattes et s'éloignât au trot.

- *Makwa*, dit Taw-Kwo, dès que l'émotion fut passée.

La troisième journée fut de toutes la plus extraordinaire. Cet après-midi-là, les Indiens avaient quitté le campement de bonne heure et la caravane au complet, à l'exception de Jimmy et des tout jeunes enfants, s'était rendue dans les bois. Jimmy, qui fabriquait un arc et des flèches, était fort absorbé par son travail. Tout à coup, il entendit, à peu de distance, un miaulement bizarre. Il leva les yeux et aperçut deux jeunes et robustes chats gris qui se culbutaient à moins de trois pas de lui. Et alors, comme contraint par une suggestion hypnotique, il releva la tête jusqu'à ce que son regard s'arrêtât, dans un recul de frayeur, sur l'ombre d'un pin à l'orée de la forêt. Une paire d'yeux jaunes et féroces étaient dardés sur lui. Petit à petit, il distingua un corps étendu, des pattes velues, de longues moustaches, des oreilles flasques. Et immédiatement il comprit que la bête était furieuse.

A cet instant un des plus jeunes enfants vit les chatons et aussitôt se dirigea d'un pas trébuchant pour faire connaissance avec ces nouveaux camarades de jeux. Un grognement sourd et étouffé sortit de l'ombre. Vif comme l'éclair, l'animal bondit. Le seul poids de son corps renversa l'enfant. Tous les autres se mirent à pousser des cris. L'animal hésita. Une patte sur la poitrine du mioche, il attendait.

Jimmy était épouvanté, mais il se rappela avoir vu le fusil de Makwa appuyé contre un tronc d'arbre derrière lui. Au mouvement qu'il fit, l'animal poussa un nouveau grognement, étirant et rentrant les griffes sans cesse. Jimmy se retourna avec infiniment de précautions. Le petit Indien demeurait étendu sans bouger. Enfin le garçonnet blanc se saisit du fusil. Il lui fallut appuyer la crosse sur le sol, user de ses deux mains pour épauler et même alors l'arme était si pesante qu'il pouvait tout juste l'élever à la hauteur de ses yeux. Au premier déclic, la bête laissa échapper un grognement pareil à celui d'un roulement de tonnerre. Jimmy devina qu'il n'avait pas une minute à perdre. Il pointa de son mieux le canon vacillant et pressa la détente.

Ce fut tout ce dont il se souvint. Il eut aussitôt la sensation d'une douche reçue en plein visage, suivie d'une douleur croissante dans la région de l'épaule. Le fusil, manié par des doigts inexperts, l'avait culbuté à dix pas de là.

Mais le bébé était sain et sauf ; quant à l'animal, il gisait la tête à demi fracassée. Il y avait aussi les infortunés chatons massacrés par les chiens accourus et il y avait enfin Jimmy avec une nouvelle tranche de savoir tout neuf : il avait appris que *Bissiw* (1), aux larges empreintes matelassées, était un énorme chat sauvage.

Ainsi s'écoulaient les journées. Parfois, on naviguait de l'aube au soir ; parfois, on se dépêtrait à travers la forêt ; parfois, on barbottait, non sans peine, parmi les marécages, On endurait pluie, vent et froidure. Et toujours le printemps s'avançait et la crue des eaux diminuait. On commençait à apercevoir de jeunes canards sauvages. Les frondaisons aux arbres étaient plus rabougries. Au lieu de daim, on voyait des caribous.

Maintenant Jimmy pouvait soutenir une conversation avec ses amis et, à force de toujours écouter, parvenait à comprendre presque tout ce que l'on disait.

Enfin, après avoir descendu, durant des lieues, une large rivière impétueuse, mais sans rapides, on parvint à un endroit où une autre rivière se jetait dans la première. Au confluent de ces deux cours d'eau, la caravane atterrit pour dresser un camp permanent.

Tout d'abord les femmes élevèrent les *tepees* coniques au moyen de nombreuses perches. Puis elles creusèrent des trous pour le feu et suspendirent au-dessus leur attirail de cuisine. Après quoi, elles coupèrent une grande quantité de branchages de baumier, afin d'en recouvrir le sol et le seuil des abris. Elles entreprirent enfin la construction d'une longue cabane rectangulaire, faite de perches, de branchages et de peaux travaillées.

Pendant ce temps, les hommes étaient partis à la chasse et les adolescents se livraient à une pêche fructueuse. On découpait le gibier par fines tranches qui étaient mises à sécher ou à fumer et que l'on disposait ensuite sur des claies hors de la portée des chiens. En l'espace d'une semaine, le camp fut abondamment approvisionné.

En outre, les paquetages furent déballés. On en retira de magnifiques vêtements emperlés et chamarrés, afin de les secouer et aérer. Cela fait, la tribu entière demeura, autant qu'il parut à Jimmy, dans une expectative anxieuse. Il demanda des explications et, certes, on lui en fournit, mais les mots dont on se servit étaient de ceux qu'il ne comprenait pas. Toutefois, il apprit qu'à proximité du tournant de la rivière, une sentinelle se tenait en permanence.

Et un matin, de très bonne heure, cette sentinelle tira un coup de fusil. Immédiatement, le camp grouilla de vie et s'empressa. Les hommes empoignèrent leurs armes et se hâtèrent du côté du poste de faction. Jimmy suivit, on ne plus ému.

(1) Lynx du Canada.

## CHAPITRE IV

Jimmy courut de toute la vitesse de ses jambes dans la direction des coups de feu. Quand, essoufflé, il parvint au but, il aperçut, à mi-route, une flottille de pirogues qui remontait lentement le courant. Ses amis étaient absorbés à recharger les fusils et, tandis qu'il observait la scène, une nouvelle fusillade éclata à laquelle répondirent aussi les étrangers qui s'approchaient. Le drôle de l'histoire pourtant, c'est que tous les mousquets étaient dirigés vers le ciel. Et, en quelques minutes, lorsque de nouvelles pirogues eurent atteint le tournant, ceux qui les occupaient débarquèrent et ils furent reçus avec beaucoup de déférence et de démonstrations d'amitié.

La caravane se composait de cinquante ou soixante personnes et d'un petit nombre d'enfants. Ces nouveaux venus avaient le visage moins allongé et plus rond que les amis de Jimmy et, il ne tarda pas à s'en persuader, parlaient une autre langue.

Les hommes furent aussitôt conduits dans le camp, tandis que les femmes s'employaient au déchargement des barques. En quelques heures, un autre camp fut dressé, distant d'une centaine de pieds du premier. Ce furent alors entre les hommes un échange de visites cérémonieuses, de réunions emplies de rires et de bavardages entre les femmes, de batailles et de réconciliations finales entre les chiens. Il en alla chez les gosses à peu près de même. D'abord ils tournaient les uns autour des autres avec méfiance, ensuite ils se querellaient, puis bientôt devenaient des camarades.

Les Ojibways donnèrent aux Cries de la provende des réserves qu'ils avaient accumulées. Les Cries en retour leur firent cadeau des produits variés des bords de la mer, tels que des oies fumées et des poissons salés. Jimmy fut aux anges de recevoir d'un petit garçon Crie une paire de mocassins en peau de phoque dont l'intérieur était fourré et de pouvoir lui donner en échange deux flèches en bois d'érable, espèce de bois inconnu si avant dans le Nord.

Alors suivirent les longues journées d'inaction du camp permanent. Jimmy et ses compagnons découvrirent des lacs où n'existait, autant dire, pas de courant et où ils passèrent presque la moitié de leurs loisirs à plonger et replonger dans l'eau. Jimmy avait le teint presque aussi basané que celui de ses amis Indiens, halés par le chaud soleil du Nord. On allait pêcher dans les baches d'eau. On explorait les bois d'alentour, au point d'en connaître chaque coin et recoin sur cinq milles à la ronde et, grâce à beaucoup de patience et pas mal de tentatives, on réussissait à tuer une quantité respectable de perdrix, de cops de bruyère et de bruns ptarmigans. On posa des pièges pour les rats musqués et on regarda d'un œil d'envie les pistes des hermines et une colonie de castors. Mais les aînés avaient défendu d'inquiéter les bêtes à fourrure à cette époque de l'année.

Entre tous, le plus agréable amusement consistait à jouer à la guerre. Asadi et l'un des jeunes Cries choisissaient les emplacements. Chaque enfant était armé de deux ou trois flèches dont les pointes avaient été garnies de mousses solidement attachées par des lanières en peau de daim. Les uns disparaissaient dans les bois, un moment après les autres suivaient. C'étaient alors des embuscades, des surprises, d'habiles retraites. Les gamins se faufilaient sous bois aussi aisément que les bêtes sauvages elles-mêmes. Ils se postaient à l'affût derrière les arbres, guettant de leurs yeux vifs et brillants de plaisir. Ils suivaient le parti ennemi à la trace ou recouvraient leurs empreintes, afin de n'être pas dépistés à leur tour. Et, à tout moment, on risquait d'être effrayé par le sifflement aigu d'un arc et sérieusement contusionné par un coup de flèche. Car, bien que les dards eussent été protégés pour empêcher de vraies blessures, ils faisaient tout de même assez de mal pour conférer un sens à l'expression « ne pas être tué ». En effet, lorsqu'on était tué, il fallait retourner au camp jouer avec les petites filles.

Bien entendu, Jimmy n'avait ni l'adresse héréditaire ni l'adresse acquise, aussi passât-il la majeure partie de son temps dans le camp. Mais il se perfectionna vite et l'assurance d'avoir des bleus et des noirs à de nouvelles places ajoutait au jeu de l'attrait. A deux reprises, - ô gloire ! - il tua quelqu'un du parti adverse.

D'autre part, cependant, Jimmy aimait bien les fillettes. Quand elles n'avaient pas à aider leurs mamans, elles se montraient fort gentilles avec lui ; elles lui apportaient leurs poupées de chiffons et lui apprenaient divers jeux de camp tranquilles et intéressants. Plusieurs lui plaisaient beaucoup.

Et la vie du camp elle-même retenait toujours très fort son attention. Les femmes préparaient les peaux de daim, ornaient avec des perles de couleur certains accessoires de toilette et les hommes, à l'intérieur de la grande cabane faite de perches et de branchages, se livraient à des rites mystérieux et bruyants.

Jimmy ne réussit jamais à surprendre ce qui s'y passait, mais il était heureux de s'asseoir près de la hutte, pendant des heures entières et dans le chaud soleil, à écouter monter et descendre la gamme étrange des mélopées, le cliquettement des castagnettes, le roulement du tambour, le bruit cadencé des pieds et des mains.

Parfois, pendant une minute, l'un des hommes paraissait sur le seuil, le regard enflammé, le visage tatoué de raies brillantes et de points clairs, le corps revêtu d'une robe en peau de daim, frangée complètement et garnie avec prodigalité de perles. Du moins était-ce un vrai délice, quand la cérémonie était terminée, de voir ces hommes aux costumes bizarres, sortir vers le crépuscule tombant et regagner en silence leurs tepees, à la queue-leu-leu. Le petit cœur de Jimmy tressaillait toujours à ce spectacle, car de façon confuse il comprenait qu'il y avait là résurrection d'un glorieux passé.

Maintenant les journées étaient très longues : le soleil ne se couchait pas avant neuf heures et Jimmy, durant la nuit, était surpris et un peu inquiet de voir les splendides aurores boréales lancer leurs flammes aux mille couleurs par-delà le zénith.

Parmi les adultes de la caravane Crie, Jimmy ne se fit pas d'amis. C'était fort naturel, car un brave n'a guère de temps à consacrer à un enfant. Toutefois, il n'en pouvait être autrement, on remarqua sa présence et elle donna lieu à de fréquentes palabres.

Or, il se trouva que la caravane comprenait un Français métissé, Antoine Laviolette, qui, en hiver, était chef de factorerie à la Compagnie de la Baie d'Hudson, mais qui, durant l'été, préférait voyager avec sa parenté sauvage. Un soir Jimmy fut joliment étonné de s'entendre interpeller par cet homme. C'étaient les premiers mots d'anglais que l'enfant entendait depuis que le vieux Makwa l'avait questionné.

- Hullo, dit-il, comment ça va ?

- Hullo ! répondit Jimmy.

Au bout de dix minutes, ils bavardaient et, à dater de ce jour, Jimmy eut une nouvelle occupation au cours des interminables veillées après l'achèvement du repas du soir. Car Antoine Laviolette était, par atavisme, enclin à parler et il aimait un auditoire admiratif.

Jemy ! appelait-il, viens ici ! Tu n'as jamais entendu dire, donc, l'eau salée comment il s'est fait qu'il n'est plus bonne à boire ?

Et Jimmy les yeux vagues au lointain écoutait le conte du Conseil des Animaux et de ses complots contre Si-Kak, le grand putois et comment le carcajou aida à le tuer et comment, souillé par l'huile, il corrompit, en se débarbouillant, l'eau de la mer, en sorte qu'elle n'est plus potable désormais. Il apprit également pourquoi le grand Manitou a si bien tordu certains arbres que l'on ne peut plus fendre droit leur aubier. Ou pourquoi la fourrure des hermines passe du fauve au blanc, en hiver. Il entendit conter encore tout ce que l'on sait sur Hiawatha, absolument comme on le peut lire aujourd'hui dans Longfellow : mêmes légendes et mêmes noms.

Tout cela lui paraissait fort merveilleux et lui fournit une connaissance plus exacte des animaux de la forêt. Il en vint à les regarder, ainsi que le font les Peaux-Rouges, non point comme des êtres inférieurs à l'homme, mais comme des êtres uniquement dissemblables ; en d'autres termes, il se mit à considérer ses compagnons et lui-même comme des animaux d'une autre espèce, parlant une langue particulière et vivant une vie différente, mais qui ne sont pas d'une race d'essence différente.

Ainsi comprit-il pourquoi, lorsqu'on immolait un castor pour la fête de la lune, on nouait autour de la queue de l'animal une houpette entremêlée de fils de laine et de lanières en peau de caribou et pourquoi Ta-wep, le chasseur, endossait ses plus beaux

habits avant de partir à la chasse aux ours et pourquoi on plaçait les crânes écharnés de certains animaux au bout de piquets fichés sur le bord des eaux courantes. Bien qu'il soit, en effet, nécessaire que ces bêtes périssent, les Indiens rendent de tels honneurs aux esprits de ces animaux.

Et voici que, pendant la « Lune des Baies », un triste événement assombrit le camp. La petite Si-gwam mangea des champignons vénéneux et, malgré les conjurations, les herbes et les incantations, elle devint de plus en plus malade, de plus en plus faible et mourut. Alors dans le « tepee » de sa tribu retentirent des gémissements. Les femmes dénouèrent leurs cheveux et couvrirent leur tête de cendres et se répandirent en lamentations, tandis que Aumik, le père de la défunte, se peignait le visage en signe de deuil.

Le service funèbre eut lieu le soir entre deux grandes flambées. Les Indiens s'accroupirent gravement en cercle sur leurs jambes repliées, tous vêtus de leurs plus magnifiques atours. Au centre se dressait une estrade de rameaux sur laquelle reposait le cercueil en écorce de bouleau.

La famille de la petite défunte s'assit plus bas, les cheveux et les vêtements en désordre, les yeux baissés vers la terre. Jimmy se pressa contre son ami Antoine Laviolette. Dans le silence, la peur de l'obscurité, des rumeurs du feu, des ombres mouvantes de ces gens silencieux et mornes débordait de son cœur ingénu.

Après un long temps, le vieux Makwa s'avança au milieu du cercle :

- O Wabisi, ma petite sœur, dit-il en s'adressant à la mère, ce n'est pas bien de vous affliger. Car si notre fillette avait vécu, très souvent elle aurait éprouvé la faim, le froid et la fatigue. Mais maintenant là où elle est allée, il n'y a plus ni faim, ni froid, ni fatigue. Par conséquent vous devriez être contente.

Il s'arrêta et, de son couteau, entailla par deux fois, l'écorce de bouleau du cercueil.

- O Kitche Manito ! s'écria-t-il, ces endroits je les coupe, afin que l'esprit de notre fille puisse aller et venir à sa guise et qu'il puisse nous visiter quelquefois, qu'il puisse voir notre petite sœur Wabisi, quand elle est très triste.

De nouveau, il se tourna vers la mère :

- Notre fille est partie, ô ma petite sœur, continua-t-il, mais quand viendra le jour où Pau-guk (1) vous prendra, alors vous la reverrez. Mais elle sera complètement transformée et vous ne la reconnaitrez plus. Cependant, lorsque vous entrerez dans le pays de l'autre monde, vous devrez alors chanter la petite chanson que voici et elle, alors, vous reconnaîtra.

Et, d'une voix de ténor, étonnamment pure, le vieux Makwa chanta un air étrange sur un mode mineur, une mélopée pleine de sanglots.

- Et quand elle entendra ce chant, poursuivit-il, elle vous répondra par celui-ci :

Et il récita un autre court poème.

Le son plaintif et lent de la musique angoissait Jimmy si bien qu'il se mit à pleurer tout haut ... « Et de cette façon, vous vous reconnaitrez ».

Les jeunes hommes portèrent le cercueil jusqu'à une tombe qui était déjà creusée un peu plus loin parmi un bouquet de pins.

Après que la terre l'eut recouvert, toutes les femmes s'agenouillèrent et, vivement, édifièrent un wigwam en miniature, en écorce de bouleau, et à quoi rien ne manquait dans les moindres détails.

Alors le vieux Makwa reprit la parole s'adressant à la morte, tout bas, d'une voix confidentielle :

- O Si-gwam, notre petite fille, dit-il, je mets cet arc et ces flèches dans votre hutte, afin que vous soyez armée pour un long trajet.

Et, avec le même cérémonial, il déposa dans le petit wigwam une paire de mocassins supplémentaires, une pirogue et sa pagaie en réduction, de la nourriture et une robe.

Alors, en silence, tous s'en retournèrent au camp, tous sauf Wabisi, la mère qui avait perdu son enfant. Elle s'accroupit sur le sol près de la tombe, sa couverture ramenée sur la tête. Et Jimmy rêva, la nuit, de cette immobile et muette statue de la désolation.

Pendant trois jours et trois nuits entiers, la jeune Indienne pleura son enfant, ensuite elle se leva et reprit le cours de ses occupations habituelles, avec un visage impassible. Et la petite tombe demeura abandonnée au soleil et à la neige et à la pluie et à la pitié de la nature qui explique tout et sur tout met le sceau de l'oubli.

Or, maintenant, du temps avait passé. On était au déclin de la « Lune des Baies » qui précède tout juste la « Lune-aux-nombreux-caribous-dans-les-bois ». L'heure était venue de lever le camp permanent. Les Cries devaient s'en retourner à la Factorerie du Moose, vers la Baie d'Hudson, pour, de là, repartir vers leurs terrains de trappage d'hiver. Les Ojibways allaient reprendre leur route vers Chapleau à dessein d'y toucher du gouvernement canadien l'argent de leurs contrats. Jimmy ne se rendait pas compte de la signification de ce voyage ni que, dès que les pirogues remonteraient le courant, il se dirigerait ainsi de nouveau vers la voie ferrée. Il savait seulement que le départ était imminent et il en était heureux.

Jamais cependant il ne se douta combien il avait été près d'être emmené par les Cries à des milliers de milles plus loin, au Nord, vers son pays supposé, à la factorerie d'York, sur les bords de la baie d'Hudson.

Antoine Laviolette fut sa bonne étoile, en l'occurrence. Il expliqua aux chefs que le gamin n'était pas un *saganash* comme ils le supposaient, mais un *kitch-mokamen*, qui demeurait bien au sud du pays des Ojibways. Aussi quand vint l'heure du départ, Jimmy demeura avec ses anciens amis.

Les Ojibways levèrent le camp les premiers, car ils avaient le plus long itinéraire à accomplir. Lorsque les pirogues furent toutes chargées, les Cries vinrent leur souhaiter bon voyage. Alors, dès que la flottille fut à l'eau, une douzaine d'adolescents se précipitèrent dans la rivière avec l'intention de déposer dans les canoës de la tribu qui partait divers présents : poissons, gibier, ouvrages brodés. Ils attendaient ainsi jusqu'au tout dernier moment, afin que ceux qui recevaient les cadeaux ne s'estimassent point obligés d'offrir en retour quelque objet d'égale valeur. A une décharge de mousqueterie une autre décharge répondit de la pirogue. La flottille lentement s'éloigna à contre-courant.

(1) L'esprit de la Mort.

## CHAPITRE V

Jour après jour, la Forêt enchantée défila sur les rives. L'avance à contre-courant était fort pénible. Parfois, Jimmy et ses compagnons devaient descendre dans l'eau peu profonde d'un bayou, en vue de soulager le canoë. Ou bien les Peaux-Rouges devaient, pendant des lieues, godiller l'embarcation au moyen de gaffes, ou bien se muer en chevaux de halage et tirer la pirogue, tandis que l'un d'eaux se tenait au gouvernail. Les bords de la rivière étaient rocheux et parfois escarpés ou marécageux et encombrés de hauts herbages enchevêtrés. Lorsque Jimmy devait faire la route à pied, ce qui arrivait fréquemment, il lui était dur de suivre et, vers le soir, il était complètement fourbu.

Mais, par compensation, les eaux fourmillaient de canetons déjà grands, quoique encore incapables de voler et les bois abondaient en perdreaux qui se branchaient paisiblement sur les arbres, tandis qu'il leur décochait flèche sur flèche.

Et, à tout instant, aux endroits où les arbres avaient été abattus par un ancien ouragan, ou brûlés par un incendie, les enfants découvraient des buissons de mûres délicieuses qui pendaient par grappes prêtes à cueillir. Alors, ils s'en bourraient littéralement et en emplissaient des *mokoks* (1) en écorce pour les porter aux pirogues. On rencontrait souvent d'énormes ours noirs, parmi ces buissons de mûres. Au début, Jimmy avait peur, mais, peu à peu, il imita ses camarades. Ceux-ci se contentaient de pousser des cris afin d'effrayer l'animal qui s'empressait de déguerpir ... Une fois pourtant, ils n'essayèrent pas de cette méthode, mais ils se laissèrent choir à plat ventre sous le couvert de broussailles et rampèrent furtifs hors portée de la bête.

Et Jimmy apprit qu'il ne fallait point badiner avec un ours qui a des petits.

Maintenant Jimmy était tout à fait habitué à sa nouvelle existence. Il parlait couramment l'Ojibway, sinon tout à fait correctement quant aux formes verbales. Et il comprenait tout ce qu'on lui disait. Il aimait les autres enfants et ceux-ci le regardaient comme quelqu'un de leur tribu. Si d'aventure il se prenait à regretter sa maison, quelque nouvel incident d'une vie aussi mouvementée chassait presque aussitôt ce sentiment de son cœur. Il n'était ni égoïste ni dépourvu d'affection, mais c'était un bon garçon en bonne santé, vivement intéressé par tout ce qui se passait autour de lui et parfaitement heureux tant qu'il y avait du nouveau et du merveilleux.

Or, la rivière devint plus étroite et plus souvent obstruée. Une fois, la tribu dut opérer neuf transbordements distincts. Le lendemain, la pirogue glissa à travers une succession de longs étangs sans largeur, reliés entre eux par des cours d'eau à peine plus importants que des ruisselets. Enfin, on parvint à un lac tout moucheté d'écume au bas d'un rapide.

- C'est ici que nous vous avons trouvé ! dit Makwa à Jimmy.

Jimmy regarda autour de lui. Tout lui revint en mémoire : le froid, le réveil sur la colline rocheuse, la forêt obscure, la pénible marche dans les bois, les pirogues indiennes dévalant les rapides. Son imagination alors suivit la pente naturelle des souvenirs encore plus avant. Il ressentit le tangage et le roulement du train, le baiser de bonne nuit à ses lèvres, la caresse de la voix maternelle.

- Est-ce loin New-York ? demanda-t-il de nouveau à Makwa.

Et Makwa à qui Antoine Laviolette avait parlé de ses suppositions en termes pourtant bien vagues, répondit comme naguère :

- Très loin !

Et il n'ajouta pas un mot, car il n'ignorait plus que le gamin allait le quitter et il s'attristait.

Un peau-Rouge et d'ailleurs n'importe quel voyageur des pays du Nord n'aime point en vérité parvenir au terme de sa route tard dans l'après-midi. Cela enlève tout le charme de l'arrivée. Souvent, il préfère installer son campement à un quart d'heure du lieu de destination plutôt que de manquer le cérémonial d'une sensationnelle entrée quelque part. Ainsi en advint-il cette fois. Makwa et sa caravane campèrent juste à la lisière des bois derrière lesquels se situent Chapleau et la voie ferrée du Canadian Pacific Railroad. Mais pour Jimmy l'endroit ne se révélait ni différent ni plus près de la civilisation que le confluent des deux rivières à quelques centaines de milles vers le Nord.

Cette nuit-là, après s'être enroulé dans son surtout en peau de lapin, Jimmy, contrairement à son ordinaire, ne s'endormit pas immédiatement. Le feu agitait des ombres que l'enfant contemplait en songeant. Les souvenirs évoqués par les quelques mots de Makwa le hantaient. Pour la première fois de toute la force de son désir, son cœur s'en retournait vers sa maison quittée de si mystérieuse façon. L'un après l'autre les détails de ce départ se précisaient à son esprit : le lit moelleux, la chambre élégante, les jouets, les domestiques discrets, les appartements chauffés et, par-dessus tout la jeune et charmante maman qui le chérissait tant. Qu'il aimerait les revoir tous ! Au loin, dans la forêt enchantée, un hiboulet soufflait dans sa trompette de fer blanc :

- Ko-ko-ko-oh ! criait-il.

Les ombres dansèrent, se faisant plus longues et plus fantastiques aux yeux ensommeillés de l'enfant. Puis, elles s'évanouirent : Jimmy s'était endormi.

Mais exactement comme quatre mois auparavant, il perdit conscience en ayant au cœur un grand désir. Ç'avait été alors la vision de la longue piste qui s'était précisé en lui, après avoir des heures, regardé par une portière de wagon embrumée de neige ; maintenant c'était un rêve de vie en famille.

Un peu après deux heures, Jimmy repoussa sa couverture et se mit sur son séant. En hâte et pourtant avec des mouvements pleins de précision, il revêtit ses habits de tous les jours. Avec semblable précision, il sortit du camp endormi. Une voix l'appela. Il répondit avec une parfaite netteté. En peu d'instants, il avait atteint la campagne déboisée et, quelques minutes plus tard,

il descendait en trébuchant la grand'rue poussiéreuse d'une petite localité de la frontière. Il allait droit devant lui, les yeux fixes, entre les rangées de maisons. Au bas de la rue, il tourna brusquement à gauche, monta comme un automate sur un étroit trottoir de planches et marcha dans la direction d'un train à l'œil rouge qui accourait justement vers la gare sommaire. Un employé mal réveillé adressa la parole à l'enfant. Celui-ci de nouveau répondit quelques mots, mais la phrase se perdit dans le fracas des voitures qui se heurtaient ... Parmi le bruit, Jimmy grimpa dans un wagon, prit sa droite et, sans hésitation aucune se rendit au compartiment 7, écarta les rideaux de la couchette et s'y laissa choir en poussant un soupir de soulagement. Lorsque le convoi se remit en marche, quelques instants après, Jimmy était lové en une petite boule confortable, un bras replié sous l'oreiller, les yeux bien clos ...

Il fut enfin réveillé par un rayon de soleil qui le frappait en plein visage. Sa première impression fut qu'on l'avait laissé dormir bien tard, car c'était l'habitude chez ses amis Indiens de se lever avant la montée du soleil au-dessus des arbres de la forêt. Puis il prit conscience d'un bruit régulier : *cliketi-clank, cliketi-klank*. On ne peut plus effrayé il referma bien vite ses paupières.

Au bout d'un moment, il s'aventura à les soulever. Au-dessus de lui s'étendait une sorte de miroir sombre et luisant dans lequel il apercevait sa vague silhouette. A droite, il y avait deux carrés obscurs sur les bords desquels filtrait du soleil. A gauche, se balançaient d'un rythme irrégulier, les plis de longs rideaux et la couchette sur laquelle il reposait se balançait également suivant la cadence des bruits métalliques d'un train en marche.

Peu à peu, Jimmy reprit conscience de tout. Le souvenir de ce matin d'il y avait bien longtemps, quand il s'était mystérieusement trouvé au flanc d'une colline pierreuse, l'aida à s'y reconnaitre. La baguette magique l'avait touché de nouveau : il était revenu dans le train. Bien sûr, son père et sa mère devaient être tout près.

Il écarta les rideaux et se trouva nez à nez avec le portier nègre. Celui-ci fut tout ébaubi.

- Qu'est-ce que tu faisais là ? demanda-t-il.

Jimmy alors sauta en bas du lit. Alors non plus sa tête seule mais tout son corps vêtu de peau de daim apparut.

- Ah ! mon Dieu ! s'exclama le noir.

Jimmy comprenait bien ce que l'autre voulait dire mais les mots de sa langue originelle dont il n'avait plus coutume de se servir, hésitaient dans sa gorge. Enfin, il réussit à s'écrier :

- Où, maman ?

Le portier nègre restait toujours suffoqué de surprise, mais le conducteur du sleeping-car, qui était venu voir, se rendit compte sur le champ de la situation. Toutes les gares du parcours avaient fait des recherches, durant ces cinq derniers mois, afin de retrouver le petit garçon perdu.

- C'est bien Ferris que tu t'appelles ? demanda aussitôt le conducteur.

Jimmy fit signe oui, de la tête.

Il y eut alors grand émoi, comme bien on pense. Des télégrammes furent de nouveau lancés, mais cette fois, c'étaient des télégrammes de joie. Et le père et la mère de Jimmy prirent le premier train en partance pour l'ouest.

Tous les employés du convoi et les voyageurs s'intéressèrent beaucoup au gamin. On le choya, on lui donna à manger, à boire et on lui acheta des tas d'objets et de vêtements. Mais on ne réussit pas à le faire bavarder.

Où as-tu été pendant tout ce temps ? s'informa le gros conducteur.

-- Au pays des Fées ! répondit gravement Jimmy.

Un représentant de commerce, suffisant et sceptique, éclata de rire, très haut, très longtemps, à entendre cette réponse de l'enfant et à voir sa mine sérieuse. Sur quoi, Jimmy ne prétendit plus souffler mot. On ne voulait pas le croire ; à quoi bon leur raconter son aventure ?

Et, sur la fin d'un après-midi, deux personnes se précipitèrent dans le train et une longue étreinte réunit Jimmy à ses parents, tandis que rires et larmes se confondaient et que le petit cœur de l'enfant débordait. Et Jimmy comprit que, malgré le sortilège de la Forêt enchantée, il n'avait jamais cessé de soupirer après sa mère.

Dès ce moment, il fit route en compagnie de ses parents pour retourner chez lui. Mais à la maison encore, il se vit contraint de se taire.

- Allons, explique-moi tout ce que tu as fait pendant ton absence, fit sa mère.

Jimmy commença à le leur dire en termes de conte de fées, absolument comme Grimm et Andersen l'auraient fait pour le « Méchant petit canard » ou une histoire de ce genre. M. et Mme Ferris n'y entendirent goutte du début à la fin.

- Mais, mon chéri, faisait observer Mme Ferris, cela ne peut pas s'être passé comme ça ! Quand et comment as-tu quitté le train ?

- J'ai été transporté par une baguette magique, expliquait Jimmy, et ensuite, dans la Forêt enchantée, j'ai rencontré Makwa, tu comprends ?

Cependant, malgré ses efforts pour leur faire admettre les choses, ils persistaient à revenir toujours et toujours au même point. Jimmy eut tôt fait d'aboutir à sa vieille conclusion : les grandes personnes sont idiotes. Bientôt il s'obstina à ne plus rien dire du tout. On ne voulait pas le croire. A quoi bon ?

Il renferma en lui-même, au fond de son cœur, l'histoire de la forêt enchantée, ainsi que sa foi inébranlable aux génies, aux ondines, aux farfadets et autres lutins du même genre. On essaya de cent façons, toutefois personne ne put tirer un mot de plus quant au mystère de ses cinq mois d'absence. A toutes les questions Jimmy répondit d'une manière vague.

Les seules preuves que l'on possédât de l'aventure, c'étaient les vêtements qu'il portait et les mots étranges dont il usait par hasard, soit quand on lui parlait, soit pour désigner les bêtes du Jardin Zoologique. M. Ferris provoqua une minutieuse enquête, mais qui n'apporta rien. Makwa et sa caravane ayant touché leur subside annuel étaient déjà repartis, tout là-bas, vers les contrées désertiques.

Et il arrive que maintenant, au soir tombant, avant que Morris, le maître d'hôtel, ait allumé les torchères, le petit Jimmy assis dans un vaste fauteuil en cuir de la bibliothèque, les jambes croisées, reste à songer aux beaux mois d'enchantement. Il revoit une fois de plus la lisière sombre de la forêt, le tourbillonnement lumineux de la rivière, le pittoresque campement des Peaux-Rouges. Il réentend les eaux impétueuses des rapides, les cris des bêtes, le doux zézaiement de la conversation en langue Ojibway. Il respire la fraîcheur des balsamiers, l'âcre fumée du bois qui flambe, l'odeur dégagée par la peau de daim nouvellement tannée. L'un après l'autre les événements de ces mois mystérieux s'évoquent à ses yeux. Il les revoit tous très nettement, sans regret toutefois, car il est bien persuadé qu'ils sont au pouvoir d'un magicien. Aussi ne lui font-ils pas envie comme feraient envie des plaisirs passés qui pourraient recommencer.

Mais, lorsqu'il fait presque nuit et que les ombres s'allongent étrangement sur les rayons obscurs de la bibliothèque, comme elles faisaient naguère sur la forêt sombre, la vision devient plus réelle et le petit Jimmy, le regard rivé au foyer, se demande s’il ne reverra jamais le vieux Makwa ou Taw-Kwo, ou Asadi, ou la petite, la jolie, la brune petite May-may-gwan.

FIN

(1) Sorte de boîte indienne.

.

Page 70 → 93